

La Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XVI

Québec, 14 novembre 1903

No 13

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

Calendrier, 193. — Les Quarante-Heures de la semaine, 193. — Danser, aller au théâtre... et communier, 194. — Chronique diocésaine, 194. — La crise sociale aux Etats-Unis, 195. — Visites pastorales de Mgr Plessis, 202. — Bibliographie, 208.

Calendrier

15 DIM.	b XXIV apr. Pent. 4 Nov. et VI apr. l'Épiph. Pureté de la Ste Vierge (du 3 ^e dim. en octob. s). <i>Kyr.</i> de la Ste Vierge. II Vêp., mém. du suiv., de Ste Gertrude (II Vêp.) et du dim.
16 Lundi	b S. Stanislas de Kostka, confesseur (13).
17 Mardi	† b S. Grégoire le Thaumaturge, évêque.
18 Mercre.	b Dédicace des Basiliques de S. Pierre et de S. Paul, <i>dbl. maj.</i>
19 Jeudi	b Ste Elizabeth de Hongrie, veuve.
20 Vend.	b S. Félix de Valois, confesseur.
21 Samd.	b Présentation de la Ste Vierge, <i>dbl. maj.</i>

Les Quarante-Heures de la semaine

16 novembre, Deschambault. — 18, Valcartier. — 20, Cap-Rouge.

Danser, aller au théâtre... et communier ?



La piété mondaine est un art qui croit avoir trouvé le secret par trop commode d'allier ensemble l'esprit et la chair, la pénitence et le plaisir, l'amour de Jésus-Christ et l'amour déréglé de soi-même. Elle nous donne une race mêlée de demi-chrétiens et de demi-chrétiennes, des chrétiens mondains et frivoles, des chrétiens corrompus qui passent pour pieux et qui n'ont pas de mœurs; qui joignent la communion fréquente à la rage du plaisir, et qui s'imaginent, en passant le jour à l'église, acheter la permission de passer la nuit dans les bals et dans les spectacles. O piété bâtarde et falsifiée, combien tu perds de jeunes gens et de vierges folles ! Piété à la mode, piété de luxe, tu n'es qu'un vain simulacre de la piété chrétienne; tu n'es qu'un faux or qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset ! Viens une épreuve, une tentation sérieuse, et tu disparaîrais comme un fantôme, parce que, sous tes formes agréables, il n'y a rien, rien que la sensualité, la vanité, la légèreté d'esprit.

Pauvre petite piété déconcertée, piété sans force et sans fondement, que diras-tu à l'heure de la mort ? Sur le point de mourir, une de ces pieuses mondaines étendait ses deux mains décharnées et les regardait avec effroi, sans rien dire, l'œil fixe et hagard... « Qu'avez-vous, madame ? lui dit la bonne Sœur qui la veillait. — J'ai les mains vides, répondit sourdement la malade, j'ai les mains vides, et je vais mourir ! » Voilà ce que c'est que la piété mondaine.

MGR DE SÉGUR.

Chronique diocésaine

QUÉBEC



— Jeudi, le 5 novembre, Mgr Marois, vicaire général, a présidé une profession religieuse à l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur. Sermon par le R. P. Manise, C. SS. R.

Ont été admises à la Profession :

Sr Marie-Vitaline Lavoie, de Saint-Joseph d'Alma (Lac Saint-Jean), en religion Sainte-Madeleine; Sr Marie-Louise-Léa Morency, de Saint-Anselme, en religion Saint-Anselme; Sr Marie-Josephine Morissette, de Deschambault, en religion Marie du Calvaire; Sr Marie-Octavie Bélanger, de Saint-Roch de Québec, en religion Saint-Jean Berchmans; Sr Marie-Emma Edélina Pelletier, de Sainte-Louise, en religion Saint-Jean-Baptiste.

Mlle Marie-Joséphine Chabot, de Saint-Henri, à pris le saint Habit, sous le nom, de Sr Saint-Henri.

— Le vendredi 6 novembre, Sa Grandeur Mgr l'Archevêque a donné la confirmation dans la paroisse de Saint-Joseph de Lévis.

— Mercredi de cette semaine, S. G. Monseigneur l'Archevêque a fait la consécration d'un certain nombre de pierres d'autel. Comme il est d'usage, cette cérémonie a eu lieu dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang.

— Hier, au monastère des Ursulines, il y eut une cérémonie de profession religieuse.

— Le contrat pour la construction d'une nouvelle église à Saint-Etienne de Lauzon vient d'être donné à M. Giroux, entrepreneur de Lévis.

— Demain, dimanche, Monseigneur l'Archevêque fera la bénédiction de l'église de la nouvelle paroisse de Charny (Chaudière Curve).

— La Supérieure des Sœurs de la Charité de Saint-Louis, établies dernièrement dans le diocèse, a détaché de cette jeune colonie un essaim destiné à fonder un établissement dans le Dakota, E.-U. La Révérende Mère est allée conduire elle-même les religieuses jusqu'à leur lointaine destination.

— La Révérende Mère Saint-François d'Assise, supérieure des Sœurs de Saint-Joseph de Saint-Vallier, venues cet été à Saint-Jean-Port-Joli, vient d'ouvrir, au Saut Montmorency, un petit hôpital, destiné surtout à secourir la population ouvrière de ce centre industriel. L'an prochain, les mêmes Sœurs joindront l'enseignement à leur œuvre de charité.

La crise sociale aux Etats-Unis

« La liberté du travail se meurt aux Etats-Unis et ce sont les *labor unions* qui la tuent ! »

Tel est le cri d'alarme que jetai à ses collègues réunis en convention à la Nouvelle-Orléans, le 14 avril 1903, le président de l'*Association des Manufacturiers américains*, M. D.-M. Parry. D'après lui, l'armée du *travail organisé* aux Etats-Unis, forte de deux millions, veut se lancer aujourd'hui à l'assaut de l'édifice social. Cette armée ne connaît qu'une loi, c'est celle de la force physique, c'est la loi des Huns et des Vandales. c'est la loi du sauvage. Elle atteint tous les buts qu'elle se propose par la force ou par les menaces; jamais elle n'appuie ses réclamations sur la raison et la justice, mais sur les grèves

et le boycottage, c'est-à-dire sur la violence. A mesure que s'accroît cette puissance féroce et aveugle, le maintien d'un gouvernement libre auquel tous doivent prendre part devient tous les jours de plus en plus impossible aux Etats-Unis. C'est, en fait, le despotisme qui jaillit du sein d'un peuple épris de liberté.

Ces paroles, un peu violentes sans doute, mais dont personne ne se cachait la gravité, excitèrent dans tout le pays une émotion intense. Il n'y eut qu'un cri de réprobation dans le camp ouvrier. Tous les chefs, Samuel Gompers, président de l'*American Federation of Labor*, et John Mitchell, président des *United Mine Workers of America*, en tête, traitèrent d'odieux mensonges les accusations portées contre le *trade unionism* par le fougueux président des Manufacturiers américains.

Certes, il fallait une hardiesse peu commune pour défier ainsi, à la face d'un pays, deux millions d'ouvriers orgueilleux de leurs droits et confiés dans leur force, et pour leur dire aussi carrément que leurs *unions* ruinent l'industrie nationale et mettent en péril la société elle-même. Ce sera à l'honneur de M. Parry d'avoir eu, en même temps que ce courage et cette force morale, une perspicacité et une intelligence assez grandes pour discerner dans le soi-disant *trade unionism* d'aujourd'hui le socialisme rampant, l'ennemi juré de la société moderne. Il ne peut y avoir de doute, en effet, et les plus sceptiques l'admettent de nos jours : les idées socialistes sont en grand honneur dans le peuple ouvrier des Etats-Unis, et les *labor unions* ne seront plus bientôt que des clubs révolutionnaires.

Il est vraiment remarquable de voir la volte-face que vient d'exécuter la presse américaine à propos de cette fameuse «*question ouvrière*.» Jusqu'à il y a deux ans, au moindre trouble qui s'élevait entre patrons et ouvriers, vous pouviez être sûr de trouver toujours du côté des *unions* tous les grands journaux de la république. Ceux-ci n'avaient pas alors assez de termes méprisants pour dénoncer la rapacité de ces monstres qui s'appellent des capitalistes, et pas assez de larmes pour pleurer le sort du pauvre ouvrier martyr.

Aujourd'hui les *editorials* de ces mêmes journaux sont remplis d'avertissements très graves aux chefs des *labor unions*. Ils leur font comprendre l'injustice et l'intolérable exigence de

leurs réclamations. « Sachez, leur disent-ils, que la patience de la nation sera bientôt à bout, et qu'un peuple affamé de liberté comme le nôtre ne tolérera jamais un pareil despotisme dans son sein! »

Misérables feuilles! mais c'est vous-mêmes qui avez façonné cet état d'âme de l'ouvrier par vos basses adulations!

Lisez maintenant les discours de la dernière Fête du Travail : le changement de ton en est encore plus frappant. Plus d'odes dithyrambiques sur la grandeur du travail ou de l'ouvrier, plus de ces adulations qui assuraient à un candidat d'élection une solide majorité ouvrière. Nous sommes aujourd'hui aux antipodes de la louange, et les mercuriales sont à l'ordre du jour. Ce sont de vrais sermons où l'on énumère aux ouvriers tous leurs devoirs, sans oublier les dangers du *trade unionism*. Ecoutez plutôt ces réflexions du Rév. Marion-D. Shutter : « Le danger qui menace aujourd'hui le travail, c'est l'anarchie, qui n'est autre chose que l'histoire de la force brutale se cachant, comme en France pendant la Terreur, sous le manteau de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. »

Douces réminiscences, en vérité, pour un jour de fête! *Et sic deinceps*. . . C'est à tel point vrai qu'à Minneapolis les chefs ouvriers, après avoir pris connaissance des discours que devaient prononcer les orateurs de la journée, en eurent assez de les avoir lus et contremandèrent brusquement la cérémonie.

Le gouverneur Durbin, de l'Indiana, dans un discours qu'il a fait tout récemment aux fêtes du Centenaire de Chicago, constatait avec peine la décadence de l'individualisme aux Etats-Unis et la croissance inquiétante du collectivisme. Voici la partie la plus significative de cet important discours : « Nous avons besoin, en face du défi que le socialisme jette aujourd'hui à l'américanisme, de mieux comprendre les principes qui sont la base de notre gouvernement et de nous y attacher avec un dévouement plus profond. Ce dévouement doit prendre une forme plus élevée que celle d'une simple affirmation de droits ; il doit trouver son expression dans la reconnaissance de votre dignité de citoyens qui dépasse de beaucoup la simple lettre de la loi. Nous devons mieux comprendre, en un mot, que les exigences et les obligations du patriotisme nous lient autant dans la vie privée ou dans la vie industrielle que

sur les champs de bataille. » Paroles graves, paroles excessivement graves, comme jamais encore n'en a prononcées aucun homme public américain. Tous les hommes sérieux du pays s'accordent donc à voir dans le socialisme un danger très grave pour l'intégrité de la république. Ont-ils tort de trembler ainsi ?

L'histoire du *trade unionism* dans ce pays nous démontre malheureusement qu'ils n'ont que trop raison. L'industrie américaine a pris pendant les dix dernières années des proportions vraiment gigantesques. L'immense somme de production requise pour satisfaire les besoins sans cesse grandissants des nouveaux marchés a suscité ces agglomérations de capitaux qu'on a appelés *trusts*. Toute une branche de l'industrie se trouvait du coup accaparée par un syndicat possédant ainsi la monopole absolu des prix et des gages. Les associations ouvrières dénoncèrent aussitôt ces géants du capital comme les pires ennemis du travailleur, et l'on vit les *labor unions* se multiplier à l'infini à l'appel des chefs.

Certes, les ouvriers avaient le droit de s'associer pour la protection de leurs intérêts, et ce but pacifique et légitime n'avait rien en soi de perturbateur. Mais le socialisme, importé principalement dans ce pays par les Italiens et les nihilistes russes, le socialisme veillait. Ses meneurs virent tout de suite qu'il y avait une fortune à faire dans l'exploitation de la haine des *trusts* chez l'ouvrier américain. On saurait bien le faire passer insensiblement de la haine du syndicat financier à la haine de tout capital ; puis, de là à lui faire détester le propriétaire et la propriété, le pas serait bien vite franchi. Ce programme brutalement simple des chefs du socialisme est en train de s'exécuter, j'allais dire : l'évolution fatale s'est accomplie.

Avec leurs 3 000 journaux et magazines les socialistes sont à faire l'éducation révolutionnaire des ouvriers américains. Dans les meetings quotidiens on leur prêche à outrance la doctrine collectiviste la plus brutale et la plus utopiste. Ici, on leur annonce avec emphase « l'avènement du *gouvernement industriel*, qui est l'idéal de tout vrai socialiste et qui existera lorsque toutes les industries seront devenues la propriété du peuple et ne seront plus gouvernées que par les ouvriers. » (1) Là, c'est

(1) *Appeal to Reason*, No du 29 nov. 1902.

« une république du monde, un parlement de l'humanité, qu'on rêve d'établir bientôt. » (1) Au mois d'août 1902 leurs journaux proclamaient dans tous les Etats-Unis la « *déclaration d'indépendance du travail*, » qui n'était autre chose qu'un défi lancé aux capitalistes par les *labor unions* fédérées du Montana, de l'Idaho, du Colorado, du Wyoming et de l'Etat de Washington, où l'on proclamait le travail désormais indépendant du capital en même temps qu'on y affirmait la nécessité urgente de l'action politique des ouvriers. *L'Appel to Reason* allait même jusqu'à dire que cette *seconde déclaration de l'indépendance* surpassait de beaucoup en importance celle du 4 juillet 1776 !

Entraîné par ces orgueilleuses proclamations, l'ouvrier américain est devenu d'une arrogance qui fait vraiment aujourd'hui du patron son esclave. Chaque demande d'augmentation de salaire, motivée ou non, prend maintenant la forme d'un *ultimatum* et les grèves se sont multipliées à tel point, depuis deux ans, que les patrons se sont à leur tour syndiqués pour se protéger contre les pertes énormes résultant de ces arrêts plus ou moins prolongés de la production.

Plusieurs tribunaux même sont venus au secours de l'ordre public en danger, et ont appliqué souvent aux grévistes dans toute sa rigueur la *loi de l'injonction*, par laquelle ils forcent ceux-ci à laisser travailler librement les « *non-union men*. »

Les socialistes ne se sont pas découragés. Ils ont aussitôt présenté au Congrès, durant la dernière session, un bill dit « *anti-injunction bill* », qui enlevait aux tribunaux le pouvoir de défendre les ouvriers libres contre les attentats des grévistes. Si ce bill fût devenu loi, c'était la consécration de l'anarchie par la législature fédérale des Etats-Unis.

Vous croyez peut-être que le socialisme s'est avoué vaincu après la défaite de son bill révolutionnaire au Congrès ? Ses chefs ont juré d'obtenir un jour la majorité dans tous les grands corps politiques de l'Etat pour y faire à leur gré les lois anti-sociales dont ils auront besoin ! Et la menace est plus sérieuse qu'on ne croit. Aux élections des officiers des différents Etats pour 1902, les socialistes ont donné 400,000 votes. Ils ont élu

(1) *Appeal to Reason*, No. du 29 nov. 1902.

des députés pour les législatures du Massachusetts et du Montana et des officiers publics (State officers) dans douze autres Etats. En un mot le vote socialiste de 1902 a dépassé celui de l'élection précédente de 300 pour cent. *Et sic itur ad astra...* c'est-à-dire à Washington !

Les grévistes ont encore autre chose à craindre que les tribunaux : c'est l'armée. Plus d'une fois depuis deux ans les milices des Etats ont dispersé les émeutiers qui s'opposaient au travail des ouvriers *non-unionist*. Les socialistes respecteront peut-être ce bouclier vivant de la patrie qu'est l'armée ? Ils la démoliront pour pouvoir, en cas de troubles, être à leur gré maîtres de la rue. Et tous ceux qui lisent les journaux américains n'ont pas oublié l'indignation que souleva dans tout le pays l'action de l'Union des Peintres Décorateurs de Schenectady, N. Y., qui chassa de son sein en novembre 1902 un de ses membres parce que, répondant à l'appel de ses chefs, il avait pris rang dans la Garde Nationale pour aller réprimer une émeute d'ouvriers en grève. Et la question s'agite aujourd'hui sérieusement parmi les chefs du travail de faire jurer à chaque ouvrier, à son entrée dans l'union, qu'il ne servira jamais dans la milice nationale. A la célébration des fêtes de Chicago, en septembre dernier, tous les membres de la fanfare du 1^{er} régiment refusèrent net d'obéir aux ordres du général qui leur avait commandé de prendre part à la procession, sous prétexte que le chef de leur Union leur avait donné l'ordre contraire. Il ne manque vraiment plus qu'une bonne traduction de l'*Internationale* pour que cette affreuse chanson soit hurlée dans les rues de Chicago !

« Le temps des compromis est fini, déclarait récemment une feuille socialiste du Kansas. Les compromis avec nos maîtres n'ont jamais servi qu'à nous faire leurs esclaves. C'est la lutte des classes que nous voulons à tout prix, et nous savons que dans cette lutte à mort la victoire restera au plus fort, c'est-à-dire à la classe la mieux organisée. Unissez-vous donc en masse aux socialistes, ouvriers américains, si vous voulez obtenir un jour le triomphe définitif de votre liberté ! » D'ailleurs est-ce là autre chose que l'application pure et simple de la définition du socialisme donné par l'*Appeal to Reason* du 16 mai 1903 : « Le socialisme, c'est la propriété des sources et des

moyens de production et de distribution par le peuple et pour le peuple? »

On le voit, à moins qu'une intervention de la Providence ne vienne mettre un frein à la fureur socialiste qui commence à se déchaîner aujourd'hui dans les Etats de l'Union, le pays de la liberté ne méritera plus bientôt d'être appelé que le pays de l'anarchie.

Le danger est imminent, et le clergé catholique du pays commence à le réaliser. Au mois d'août dernier, en effet, les prêtres du diocèse de Dubuque prenaient la détermination de prêcher la croisade contre le socialisme par tout le diocèse ; et leur archevêque, Mgr Keane, donnait lui-même l'exemple en invitant un Jésuite distingué à venir donner à Dubuque une série de conférences publiques sur les dangers du socialisme.

Ouvriers de Québec, remerciez Dieu de vous avoir donné un Pasteur vigilant et dévoué, qui a su vous conduire avec tant de bonté et une sûreté de coup d'œil si profonde dans les sentiers de la charité et de la justice ! Digne interprète de celui qu'on a appelé le Pape des Ouvriers, Sa Grandeur Mgr Bégin vous a appris à aimer les doctrines lumineuses et salutaires de l'illustre Pontife. Vous avez compris votre Pasteur et vous vous êtes conformés, en vrais chrétiens, à ces règles immuables de la justice qu'il vous offrait au nom du Chef suprême de l'Eglise. La paix règne depuis ce temps dans vos ateliers, et le pain n'a plus manqué à la table de famille.

L'application des principes contenus dans l'Encyclique *Rerum Novarum*, voilà bien, encore une fois, le seul gage de salut pour la société. Notre Très Saint Père le Pape Pie X, glorieusement régnant, vient de le redire aux peuples dans un langage vraiment sublime. La magnifique Lettre Encyclique de son avènement, si impatiemment attendue, s'élève en effet à de telles hauteurs qu'on croirait parfois entendre le Christ lui-même prêchant au bord de la mer de Galilée la charité qui embrase. Il suffisait d'être un docteur pour comprendre les admirables Lettres de Léon XIII ; il faut être un saint pour apprécier à sa juste valeur la sublime épître que Pie X vient d'adresser au monde catholique.

« Sans doute, dit Sa Sainteté, le désir de la paix est dans tous les cœurs, et il n'est personne qui ne l'appelle de tous ses

vœux. Mais cette paix, insensé qui la cherche en dehors de Dieu ; car, chasser Dieu c'est bannir la justice : et la justice écartée, toute espérance de paix devient une chimère. *La paix est l'œuvre de la justice* (Is. XXII, 17). » Et plus loin : « Et que l'on ne croie pas que tout cela se rapporte seulement à l'acquisition des biens éternels, les intérêts temporels et la prospérité publique s'en ressentiront aussi très heureusement. Car, ces résultats (restauration de toutes choses dans le Christ) une fois obtenus, les nobles et les riches sauront être justes et charitables à l'égard des petits, et ceux-ci supporteront dans la paix et la patience les privations de leur condition peu fortunée ; les citoyens obéiront, non plus à l'arbitraire, mais aux lois ; tous regarderont comme un devoir le respect et l'amour envers ceux qui gouvernent, et dont *le pouvoir ne vient que de Dieu* (ROM. XIII, 1) ».

A Pie X par Léon XIII! telle doit être désormais la devise de l'ouvrier chrétien.

J.-ANT. HUOT, ptre.

VISITES PASTORALES DE MGR PLESSIS

JOURNAL DE LA MISSION DE 1815

CHAPITRE TROISIEME

(Suite.)

C'était vers l'an 1768 (1). Feu M. Bailly lui succéda dans la desserte des Micmacs. Après lui, vint M. Bourg. Mais ni l'un ni l'autre ne paraît avoir pris à cœur les sauvages du Labrador. Ils ont couru, depuis ce temps, tantôt chez un missionnaire voisin, tantôt chez un autre ; et ce n'est que depuis peu

(1) Cette date est celle que l'on trouve dans *Nova Scotia Archives, Répertoire du Clergé, Appleton's Cyclopedia, O'Callaghan - Documents, Une Colonie féodale en Amérique, Un Pèlerinage au pays d'Évangéline*, etc. Tanguay et O'Callaghan ajoutent que c'est au mois d'octobre 1768 que mourut l'abbé Maillard. Les *Memoirs of Rt. Rev. Edmund Burke*, par Mgr O'Brien, disent : « He died in Halifax in 1762. » L'abbé Casgrain, dans *Les Sulpiciens... en Acadie*, cite l'intéressante lettre par laquelle le ministre protestant Wood raconte les derniers moments de l'abbé Maillard. Cette lettre prouve que le vénérable missionnaire est décédé dans le courant du mois d'août 1762. En effet elle est datée du 27 octobre 1762 et commence ainsi : « In Augt last died Mons. Maillard, a french

d'années qu'ils ont rebâti leur chapelle détruite par les Anglais, après la prise de Louisbourg. Enfin ils ont échu en partage à M. Lejamtel qui ne sait pas leur langue, ne cherche pas à l'apprendre, leur accorde huit jours de mission par année, et, quand ils ont des malades, les oblige de les lui apporter à Arichat, c'est-à-dire à six ou huit lieues de là, pour les administrer. Cette conduite serait d'une extrême dureté dans d'autres circonstances que celles où se trouve ce vertueux missionnaire, dont la desserte est déjà si étendue et si difficile qu'il ne pourrait y suffire, s'il fallait qu'il se transportât à leur village toutes les fois qu'il y a des malades, ou qu'il y séjournât aussi longtemps qu'ils le désireraient.

30 juin. Cette année, les Micmacs de Labrador ont construit un presbytère auprès de leur chapelle, et ne doutaient pas que l'évêque, en l'apercevant, ne leur donnât aussitôt un prêtre qui n'aurait qu'eux à servir. Mais il est plus aisé de construire un presbytère que de trouver un prêtre pour l'occuper. D'ailleurs comment pourvoiraient-ils à son entretien ? Ils sont pauvres et paresseux comme tous les Micmacs, ont à peine le courage

priest. . . » Il est vrai qu'une lettre du même missionnaire catholique adressée à M. Louis Robichaud et citée dans *Un Pèlerinage au pays d'Évangéline* a pour date le 17 septembre 1762. Mais c'est une erreur du copiste qui avait procuré cette lettre à l'abbé Casgrain, et il faut lire 1761 et non pas 1762. M. Placide Gaudet m'écrivit à ce sujet qu'il est absolument certain que M. Maillard est mort au mois d'août 1762 ; il établit le fait par des preuves de circonstances, qui ne manquent pas de valeur. M. Maillard essuya une longue maladie durant l'été de 1761, chez Louis Petitpas qui demeurait à Halifax. Le 1^{er} juillet de la même année, il accorde une dispense de parenté en faveur de Jean-Baptiste Thibodeau et d'Isabelle Landry, et ce mariage fut contracté à Boston, le 17 novembre suivant. Cela est prouvé par les registres de la Basilique de Québec. Or dans sa lettre à Louis Robichaud, il dit : « Je vous adresse une dispense ci-inclus que je vous prie de lire. . . » M. Gaudet, qui est une autorité, est d'avis — et je partage son opinion — que cette dispense est celle de Jean-Baptiste Thibodeau donnée le 1^{er} de juillet 1761. Par conséquent la lettre de M. Maillard est du 17 septembre 1761 et non pas du 17 septembre 1762. Elle ne contredit plus celle du ministre Wood, laquelle demeure dans toute sa force et affirme, comme on l'a vu, que M. Maillard est mort à Halifax en août 1762.

Antoine Simon Maillard était arrivé en Acadie en 1734 ; l'évêque de Québec le nomma son grand vicaire à Louisbourg en 1740. En 1759, comme le raconte Mgr Plessis, le gouvernement anglais le fit venir à Halifax où il desservait les Micmacs et les Acadiens. Il les réunissait dans son oratoire de la grande batterie, où il conservait le Saint Sacrement.

de pourvoir au quart de leur propre subsistance, quoique les isles qui font leur propriété, et sur l'une desquelles est établie leur mission, se prêtent à la culture de la manière la plus avancée. Leur excessive paresse va même au point qu'ils aiment mieux prendre sur leurs petites épargnes pour acheter du tabac, que de se donner la peine d'en cultiver.

Il fallut néanmoins entendre leurs demandes et leurs lamentations sur le besoin d'un missionnaire :

« Nous vivons comme des chiens, exposés à mourir sans sacrements. Nos enfants ignorent leur religion. Aucun prêtre ne nous parle notre langue. Nos vieillards n'ont pas entendu prêcher depuis 50 ans. Qu'avons-nous fait pour être ainsi abandonnés ? Mon père, vas-tu faire comme les autres et nous laisser sans espérance de voir améliorer notre sort ? »

Ces paroles étaient déchirantes. L'évêque les comprit et leur promit de les satisfaire dans quelques années, pourvu qu'ils s'accoutumassent à payer plus exactement leur dîme, qu'ils n'avaient fait à M. Lejamtel, qui doit, en attendant, passer désormais avec eux deux semaines, chaque année, au lieu d'une. Ce fut tout ce qu'il put leur dire pour les consoler.

30 juin. Il est du reste admirable que les mœurs de ce village se soient soutenues comme elles ont fait, dans l'état de paresse, d'abandon, d'ignorance où ils sont depuis si longtemps. Il leur reste néanmoins des livres d'instructions et de cantiques de feu M. Maillard, qu'ils transcrivent et se transmettent de pères en fils.

L'après-midi, on se mit en devoir de les confesser. M. Gaulin se chargea de ceux qui entendaient un peu l'anglais. Les autres, assistés de deux mauvaises interprètes, Magdeleine et Marie-Louise, se confessèrent à MM. Boucherville et Lejamtel. Le lendemain, 1^{er} juillet, à la suite d'une dernière messe, où ils firent entendre de très bonnes voix, il y en eut 51 de confirmés (1). C'était le samedi. On partit à la suite du dîner.

(1) Le 6 de septembre suivant, M. Lejamtel écrit à Mgr Plessis qui avait terminé sa visite : « Ayant desservi les sauvages, ils m'ont payé comme à leur ordinaire, disant que, quand le presbytère serait fini, ils payeraient davantage. »

Le 20 octobre, il écrit encore : « Il y a quinze jours, j'ai été obligé de retourner à la mission des sauvages, à l'occasion d'une cargaison de ces Indiens qui sont

1^{er} juillet. L'évêque, toujours occupé de réduire le fardeau des provisions, embarrassant dans le voyage, et voulant tenir compte aux deux interprètes de leurs services, donna à l'une un jambon tout entier, et à l'autre environ un quintal de gros biscuits, qui lui restait. Après avoir longtemps serpenté dans différentes baies, les deux berges qui portaient les ouvriers de la mission les déposèrent à deux lieues de là, sur l'isthme dont il a déjà été parlé, qui sépare de l'océan la mer intérieure du Cap-Breton. Il ne fallut pas grand temps pour atteindre à pied le superbe établissement de M. Laurent Cavanagh, au lieu nommé Saint-Pierre, autrefois remarquable par un assez grand nombre de familles, qui se retirèrent pour la plupart en France, après la reddition de Louisbourg, abandonnant leurs terres dont le gouvernement a disposé, par la suite, en faveur de ce riche négociant irlandais qui en a une étendue considérable. C'est chez lui que les habitants de l'Escousse, de l'Ardoise, de la Rivière-à-Bourgeois, etc., vont porter leur poisson et prendre leurs fournitures.

On se fera une idée de son commerce, en apprenant que, dans le moment même, il faisait partir pour les isles du Golfe du Mexique une cargaison de 1200 quarts de maquereau salé, sur chacun desquels il faisait un profit net de 15 schelings.

M. Cavanagh est recommandable par beaucoup d'endroits, mais surtout par son hospitalité. Tous les étrangers sont bien-venus chez lui, et, en bon catholique, il redouble de soins et d'égards pour le clergé. Sa famille partage avec lui cette excellente qualité.

Il était absent lorsque l'évêque et sa suite arrivèrent chez lui. Des affaires l'avaient obligé d'aller à Halifax; mais on l'attendait d'heure en heure. Sa femme et ses enfants le remplacèrent de leur mieux par leur attention auprès de leurs hôtes. Cette famille est fort mal logée. La maison qu'elle occupait sur le bord de la mer fut détruite par une tempête, dans

venus de Terre-neuve. Ils m'ont dit qu'ils n'avaient pas vu de prêtres depuis six ans. Ils restent à soixante lieues de la Baie Saint-Georges, et le prêtre missionnaire pour cette place ne va point jusques chez eux. Mgr Plessis n'oublia pas les Micmacs de Labrador; les archives de l'archevêché conservent bien des lettres adressées par le prélat au gouverneur et aux missionnaires au sujet de leur desserte.

l'automne de 1811. Ils furent contraints d'hiverner dans une dépendance qui jusqu'alors leur avait servi de cuisine et de logements pour leurs domestiques, et ils y sont encore.

Une nouvelle et spacieuse maison se prépare dans une place plus sûre et dans une meilleure perspective que l'ancienne ; mais elle a été retardée par les troubles de la dernière guerre et ne pourra être occupée que cet automne. Ce fut dans cette maison imparfaite que l'on célébra la messe, le dimanche, la pluie et les vents contraires ayant mis un obstacle invincible au projet de l'aller dire dans la chapelle de l'Escousse, qui est à trois lieues de là sur la grande isle Madame. Ce contre-temps affligea d'autant plus l'évêque de Québec, qu'il s'aperçut que, pour lui donner à coucher ainsi qu'à sa compagnie, toute la famille Cavanagh avait été obligée de déloger, et qu'une des demoiselles était malade du froid contracté dans cette nuit pluvieuse. Heureux ceux qui ne s'aperçoivent point qu'ils sont à charge ! Ils s'épargnent beaucoup de soucis. Mais des caractères plus délicats se tourmentent à l'idée de gêner une famille, surtout lorsqu'elle est composée de personnes si obligeantes. Le temps qu'il y faut rester de plus devient pour eux une sorte de martyre. La compagnie de l'évêque était augmentée de la présence de M. Alexandre M^oDonell, senior, missionnaire de Sainte-Marguerite de *French Barn*, qui l'était venu joindre à la mission sauvage de Labrador. La maison hospitalière était donc encombrée de six ecclésiastiques, sans compter Louisonet et quelques Ecossais qui avaient suivi M. M^oDonell. Le maître du logis arriva lui-même, le soir ; mais nonobstant ses offres réitérées, le prélat fixa irrévocablement le départ au lundi matin. Il eut lieu vers les huit heures. M. Cavanagh voulut que le voyage se fit avec sa plus élégante chaloupe, et honora le départ de ses hôtes d'une salve d'artillerie, tirée par une batterie de trois canons placée sur son établissement pendant la dernière guerre.

3 juillet. Le vent s'opposait à ce que l'on prit le chemin du barachois, qui en trois ou quatre lieues de traverse aurait débarqué les voyageurs à un demi-mille du fond du havre d'Ari-chat ; il fallut faire le tour de l'isle par le nord et le nord-ouest, route d'environ 8 ou 9 lieues, qui ne nous permit d'arriver au presbytère que vers les quatre ou cinq heures du soir, après

l'é
et
ch
Al
M.
sea
qui
col

avoir serpenté à travers une infinité d'îles qui composent cet archipel. M. Lejamtel, impatient d'arriver à son logis, s'était jeté le matin dans un canot sauvage, qui l'avait conduit à l'Escousse, d'où il s'était rendu à pied, deux ou trois heures avant nous, par un portage de trois lieues. On ne se fait pas d'idée du courage et de l'infatigabilité de ce brave missionnaire maintenant âgé de cinquante-huit ans.

MM. M^eEachern, Manseau et M^eDonell, junior, attendaient leur évêque au presbytère d'Arichat depuis plusieurs jours. Ce fut pour lui une vraie joie de les y trouver. Sept prêtres, en tout neuf ecclésiastiques réunis dans cette paroisse étaient un spectacle tout nouveau. (1) Les femmes pieuses ne manquèrent pas d'en profiter (la pêche occupant leurs maris), pour satisfaire leur dévotion par une assistance régulière à la messe, tous les jours de cette semaine et une partie de la suivante.

3 juillet. — Les regards du prélat et de ses compagnons se portèrent, dès leur arrivée, dans tous les coins du havre, pour voir si la Lively ne les y attendait pas. Mais le capitaine Forêt avait été tellement retardé à la mine, et dans son retour, qu'il n'arriva à Arichat que huit jours après ses passagers.

4. Ce temps fut employé, le matin aux exercices du ministère (car il s'y confessa beaucoup de personnes), et le soir à recevoir les honnêtetés des marchands de la place, qui voulurent tour à tour donner à dîner à l'évêque. Ainsi les soirées étaient consacrées à l'amusement ou, si l'on veut, à d'ennuyeux actes de complaisance, le haut du jour aux affaires qui abondent toujours, lorsque des missionnaires rencontrent leur évêque, et la matinée à l'église, à nourrir sa dévotion et à satisfaire celle des fidèles.

(A suivre.)

(1) Quels étaient ces sept prêtres ? — D'abord les compagnons de voyage de l'évêque : M. Remi Gaulin qui devint, en 1841, le deuxième évêque de Kingstou ; et M. de Boucherville, curé de Charlesbourg ; puis l'abbé Lejamtel, curé d'Arichat ; M. Bernard-Angus M^eEachern, plus tard évêque de Charlottetown ; M. Alexandre M^eDonell, senior, missionnaire de Sainte-Marguerite de French Barn ; M. Alexandre M^eDonell, junior, missionnaire à Pictou ; enfin M. Antoine Manseau, missionnaire à Tracadie dans la Nouvelle-Ecosse. L'abbé Claude Gauvreau, qui accompagnait aussi l'évêque en qualité de maître des cérémonies, n'était qu'acolyte.

Bibliographie

— Le GRAND CATÉCHISME EN IMAGES. Série de 70 tableaux de 26 sur 20 pouces, en chromolithographie artistique, édité par les RR. PP. Assomptionnistes de Paris dans le but d'aider à l'enseignement religieux. Cet ouvrage remarquable, destiné aux prêtres et aux éducateurs, convient également aux familles chrétiennes. Le prix des 70 tableaux en feuilles est de \$25.00 franco. On peut aussi les obtenir reliés en deux beaux volumes ou collés sur carton.

Sa Grandeur Mgr l'Archevêque verra avec plaisir le GRAND CATÉCHISME EN IMAGES se répandre parmi le clergé et les fidèles.

S'adresser, pour tous les renseignements, au Révérend Frère Félix-Antoine, Iberville. P. Q. X.

— *Méditations pour les chrétiennes* (année complète). Par l'abbé Pille. Nouvelle édition revue et augmentée, 4 volumes in-12. (P. Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris.)

« Les recueils de ce genre ne manquent pas (écrivait Mgr l'évêque d'Amiens), et l'éloge qu'on ferait de plusieurs d'entre eux n'ajouterait rien à leur mérite ni à la légitime faveur qu'ils ont obtenue. Toutefois, l'ouvrage important de M. l'abbé Pille Nous a paru empreint de tant de piété et d'onction, que Nous sommes heureux de le recommander à l'attention spéciale des âmes chrétiennes. Elles y trouveront une Méditation pour chacun des jours de l'année et, Nous l'espérons, plus d'un moyen propre à déterminer leur avancement dans la voie de la perfection et du salut. »

— PETIT MISSEL *Séraphico-Romain, Latin français*, précédé d'une explication de la liturgie ecclésiastique et suivi d'un petit sacramentaire à l'usage des fidèles.

En vente chez les Franciscaines: Miss., 180 Grande Allée. Prix: 50 cts.

Ce petit Missel, par son fond, sa forme, et sa disposition, se distinguera un peu des paroissiens ordinaires; cependant il ne renferme que des choses anciennes présentées sous un jour nouveau. Il s'appelle *Séraphico-Romain*, parce que tout y est Romain et Séraphique, tiré du Missel romain et de celui de l'Ordre de saint François, appelé communément le Séraphin d'Assise. Les Tertiaires franciscains tiendront, nous n'en doutons pas, à le préférer à beaucoup d'autres. C.